

Etudes cambodgiennes

George Coédès

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1929, Volume 29, Numéro 1
p. 289 - 330

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

ÉTUDES CAMBODGIENNES ⁽¹⁾

Par GEORGE CŒDÈS

Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient.

XXIII. — LA DATE DU TEMPLE DE BANTĀY SRĒI.

Depuis la belle publication de MM. Finot, Parmentier et Goloubew (*Le temple d'Īçvarapura*, Mém. archéol. E. F. E.-O., I), le temple de Bantāy Srēi, d'abord classé par M. Parmentier parmi les productions de l'art d'Indravarman, occupe dans l'histoire de l'architecture cambodgienne une place à part et un peu insolite. D'après la chronologie exposée par M. Finot (p. 129), les enceintes II, III et IV dateraient de la seconde moitié du X^e siècle, tandis que l'enceinte I avec les trois sanctuaires centraux, dont les caractères architectoniques offrent pourtant avec les autres parties du monument « des oppositions si faibles qu'elles échapperaient à un observateur non prévenu », dateraient des environs de l'an 1300. Et l'on parle couramment aujourd'hui du « style archaïsant » de Bantāy Srēi.

Cette théorie est basée sur le raisonnement suivant. Les sanctuaires Nord et Sud et le bâtiment annexe Sud-Ouest de la première enceinte portent des inscriptions commémorant des érections de statues par le guru royal Yajñavarāha, par sa sœur Jāhnavī et par son parent et ami Pṛthivīndrapaṇḍita. Ces inscriptions ne sont pas datées, mais deux autres inscriptions de Bantāy Srēi, gravées sur des piédroits de la porte intérieure Ouest et datant de 1304, semblent mentionner Yajñavarāha comme un personnage contemporain : en effet, Madhurendrasūri (ou Madhurendrapaṇḍita), ministre sous Jayavarman VIII (1243-1296) et favori de son successeur Çrīndravarman (1296-1308), reçoit dans l'inscription khmère l'épithète de *anvaya vraḥ guru Yajñavarāha* (Inscr. 4², l. 7) et dans l'inscription sanskrite celle de *narendraguru-Yajñavarāhadhīmad-vaçya*, deux expressions de sens analogue, que M. Finot rend par « obéissant au guru royal Yajñavarāha », entendant par « obéissance » l'exécution d'un ordre reçu directement. S'il est vrai que le roi dont Yajñavarāha fut le guru était le roi régnant en 1304, c'est-à-dire Çrīndravarman, il en

(1) Voir *BEFEO.*, XI, 391 ; XIII, vi ; XVIII, ix ; XXIV, 345 ; XXVIII, 81.

résulte que Yajñavarāha vivait au début du XIV^e siècle. Comme d'autre part « un temple n'existe qu'en fonction de l'idole » et que « on ne connaît guère d'exemple d'une expropriation partielle ou complète d'un dieu au profit de nouveaux occupants », on est amené à penser que la sœur et le parent de Yajñavarāha, qui ont consacré des statues dans les sanctuaires Sud et Nord, ont aussi fait construire ces sanctuaires, et « celui du centre étant évidemment du même style que les deux autres, la conclusion semble s'imposer que tout cet ensemble a été édifié au XIV^e siècle de J.-C. sur l'emplacement d'un temple antérieur » (p. 126).

Cette théorie avait, semblait-il, l'avantage d'expliquer un fait caractéristique du monument de Bantāy Srēi : l'exiguïté du groupe central. « Cette petitesse serait tout à fait anormale et presque incompréhensible si les termes mêmes des inscriptions ne laissaient supposer que les trois sanctuaires actuels ont pris la place d'un sanctuaire unique qui occupait antérieurement la même enceinte » (p. 127). Par contre, elle n'allait pas sans soulever certaines difficultés d'ordre architectural ⁽¹⁾ et elle obligeait à admettre dans l'écriture des inscriptions le même souci d'archaïsme que dans l'architecture ; car, pour le paléographe non prévenu, les trois inscriptions de Yajñavarāha, de sa sœur et de son parent offrent toutes les caractéristiques des inscriptions du X^e siècle.

L'hypothèse de M. Finot, qu'il trouvait lui-même assez déconcertante (p. 125), était la seule qui conciliât à peu près les données du problème. Mais voici qu'un document nouveau vient remettre tout en question.

Il s'agit d'une inscription découverte en 1928 par M. Parmentier à Sek Tā Tuy, à 10 km. à l'Ouest de Bēñ Mālā. Elle commémore l'érection d'un liṅga associé (*miçrabhoga*) avec un dieu appelé Tribhuvanamaheçvara ; ce nom est

(1) Voici ce que m'écrivait à ce sujet M. Parmentier : « Un système d'archaïsme d'une si étonnante fidélité implique chez son auteur des habitudes de pensée et de méthode scientifiques qu'il est assez déconcertant de trouver chez des gens de ce pays. L'archaïsme du Champa, qui était la meilleure garantie pour un archaïsme au Cambodge, est bien moins savant et rentre mieux dans ce qu'on peut attendre d'une mentalité extrême-orientale. La grosse difficulté de l'archaïsme de Bantāy Srēi est qu'il ne porte pas uniquement sur des formes décoratives, mais aussi sur un point qui n'a jamais intéressé les Khmèrs : la construction. La première difficulté est dans les assemblages des cadres en pierre des portes : dès Bēñ Mālā et par Añkor Vat jusqu'à la fin de l'art du Bāyon, l'absurde système en menuiserie du cadre d'onglet est abandonné. Mais quelque bizarre que soit la reprise de ce vieux système périmé, encore est-il visible. Bien plus déconcertante est alors la renaissance du procédé des poutres en doublure que les Khmèrs ont abandonné lorsqu'ils l'ont enfin jugé aussi coûteux qu'inutile (car je ne crois pas qu'ils en aient jamais reconnu les dangers, hypothèse facile que j'ai eu autrefois le tort d'émettre). Puisque les Khmèrs avaient abandonné ce système, il est invraisemblable que dans un sentiment d'archaïsme, l'architecte ait mis des poutres en doublure, puisqu'il aurait fallu la ruine pour en révéler l'existence. »

précisément celui du dieu auquel était dédié le sanctuaire central de Bantāy Srēi. Cette érection est faite par un certain YAJÑAVARĀHA, qui était petit-fils du roi Harṣavarman I et guru de Jayavarman V (968-1001) (1). M. Finot qui vient de publier cette inscription (*BEFEO.*, XXVIII, pp. 46 et suiv.) n'a pas manqué de remarquer qu'avec ses « coïncidences troublantes », elle « complique d'un nouvel élément la question de Bantāy Srēi ». Mais il écarte son témoignage en disant : 1° qu'il n'y a pas lieu d'identifier le Tribhuvanamaheçvara de l'inscription de Sek Tā Tuy avec Tribhuvanamaheçvara = Bantāy Srēi « en raison de l'éloignement des deux temples » (p. 49); 2° que « le guru de Çrindravarman a dû reprendre le titre porté trois siècles auparavant par le guru de Jayavarman V : celui de Yajñavarāha » (p. 48).

Sur le premier point, il est difficile d'accepter l'opinion de M. Finot, et de dissocier les deux Tribhuvanamaheçvara, celui de Bantāy Srēi et celui de Sek Tā Tuy, et voici pourquoi. Une autre inscription de Sek Tā Tuy, en khmèr et datant de Sūryavarman I, nous apprend que la divinité de ce temple portait le nom de Vnaṃ Vrāhmaṇa. Or ce nom apparaît précisément dans l'inscription 2 de Bantāy Srēi, parmi les pays ou temples dont une partie des redevances revient (*mok*) à Īçvarapura (Bantāy Srēi), en 969 A. D. (2)

A moins de prétendre qu'il y eut aussi deux sanctuaires portant tous deux le nom de Vnaṃ Vrāhmaṇa (qui, chose extraordinaire, auraient été *tous deux associés* à Tribhuvanamaheçvara), on ne peut échapper à la conclusion suivante : le Tribhuvanamaheçvara qui, d'après l'inscription de Sek Tā Tuy, était *miçrabhoga* avec la divinité nommée Vnaṃ Vrāhmaṇa, est identique au dieu adoré à Īçvarapura (3) auquel, d'après une inscription de Bantāy Srēi,

(1) L'inscription dit simplement que Yajñavarāha était guru d'un roi Jayavarman, « qui, dit M. Finot, ne peut être que Jayavarman IV (928-942 A. D.) ou Jayavarman V (968-1001 A. D.). Il n'y a aucune raison décisive de préférer l'un à l'autre. » On verra plus bas que l'inscription découverte récemment à Prāsāt Trapāñ Čōñ tranche la question en faveur de Jayavarman V.

(2) M. Finot attribue par hypothèse cette inscription de Bantāy Srēi au règne de Sūryavarman I (*loc. cit.*, p. 113), mais la raison de cette attribution m'échappe complètement. L'écriture est identique jusque dans ses moindres détails à celle de l'inscription n° 1, gravée sur l'autre piédroit de la même porte et datée de 891 ç. (969 A. D.), Jayavarman V régnant. Au point de vue du sens, l'inscription n° 2 se présente comme la suite naturelle de la précédente : après l'éloge du dieu Tribhuvanamaheçvara en sanskrit et l'énumération des donations du roi, qui occupent le piédroit Sud (Inscr. 1), vient tout naturellement l'énumération des dons ou prestations des hauts dignitaires, inscrite sur le piédroit Nord (Inscr. 2). Si le texte gravé sur le piédroit Nord était indépendant et postérieur à celui du piédroit Sud, il ne commencerait pas ex abrupto par les mots *parigraha mrateñ kulapati*, mais indiquerait dans un préambule, si court fût-il, l'objet de la donation.

(3) La distance entre Bantāy Srēi et Sek Tā Tuy ne constitue pas un argument contre cette identité. Les listes de Bākō et de Lolei mentionnent divers pays situés très loin du groupe de Rolōos.

le temple de Vnaṃ Vrāhmaṇa fournissait une partie de ses redevances (1).

Il est même infiniment vraisemblable que le Yajñavarāha de Sek Tā Tuy n'est autre que l'*ācārya purohita* qui, selon l'inscription n° 2 de Bantāy Srēi, fournissait à Īcvarapura une partie des revenus des deux fondations nommées Vnaṃ Vrāhmaṇa et Campriḥ. M. Parmentier vient en effet de découvrir à Prāsāt Trapāñ Ćñ, monument situé à une dizaine de kilomètres à l'Ouest du temple de Sek Tā Tuy dont il est une réplique architecturale exacte, une nouvelle inscription qui, à part l'addition de trois çlokas, reproduit mot pour mot le texte sanskrit de Sek Tā Tuy (2). Il est probable que ces deux temples peu éloignés l'un de l'autre, construits sur le même plan, conçus dans le même style, consacrés par Yajñavarāha, guru de Jayavarman V, au culte du liṅga, et associés (*miçrabhoga*) avec le liṅga Tribhuvanamaheçvara, correspondent aux deux *vraḥ anrāy* ou domaines sacrés dont une partie des redevances était fournie à Īcvarapura par l'*ācārya purohita* de Jayavarman V : Vnaṃ Vrāhmaṇa est sûrement à identifier avec Sek Tā Tuy, Campriḥ est sans doute l'ancien nom de Prāsāt Trapāñ Ćñ, et l'*ācārya purohita* n'est autre que Yajñavarāha.

(1) Cette identification permet du même coup de déterminer le sens exact du terme *miçrabhoga*. Une divinité était dite *miçrabhoga* avec une autre, lorsqu'une partie de ses redevances était affectée à cette dernière.

(2) Le monument de Prāsāt Trapāñ Ćñ, inconnu d'Aymonier, a été signalé par le C^t de Lajonquière (*Inv.*, III, p. 243), qui n'y a pas vu les inscriptions estampées le 10 mars 1929 par M. Parmentier, sur les piédroits de la porte extérieure du porche Est. Chaque piédroit comporte 36 lignes d'écriture beaucoup moins bien conservées qu'à Sek Tā Tuy. Le début de l'inscription du piédroit Sud comprend deux çlokas de plus que le texte de Sek Tā Tuy. Voici ce que je lis :

I	(1) ° namaç çabdaguṇāya -	-----
	(2) viçvato vyaçnuthā nāya	- - - - -
II	(3) unmanāya - - - - ntā	-----
	(4) - - - - -tat tu	-----
III	(5) jāhnaviyamunāsaṅga	-----
	(6) saṅgataṃ vapur ekam vaḥ	-----
IV	(7) jayanti vanyavāsinyā	-----
	(8) mahiçaskandhanilābhra	-----
V	(9) ° kamvujendrasantāna -	-----
	(10) sutaç çrijayavarmm(e)ti	-----
VI	(11) - - - - -	-----
	(12) - - - - -	-----
VII	(13) - - - - -	-----
	(14) - - - - -	-----

cakāra yaḥ || (= Sek Tā Tuy, V, ll. 9-10).

Le troisième pāda du çloka V, au début de la ligne 10, apporte une donnée du plus haut intérêt, qui permet de fixer le règne auquel appartient cette inscription et celle de Sek Tā Tuy. Le roi Jayavarman y est en effet dit « fils » (*suta*) d'un autre roi dont le nom est perdu (...*rmaṇaḥ* qui termine la 6^e ligne de Sek Tā Tuy est probable-

forme de la lettre *r*. On sait que dans l'épigraphie du Cambodge primitif, cette lettre est figurée par un double jambage. Avec l'époque angkoroëenne, un des jambages disparaît et la lettre n'est plus représentée que par un trait vertical surmonté d'un fleuron. Cependant l'ancienne forme continue pendant un certain temps à être employée concurremment avec la nouvelle : elle est encore fréquente dans les inscriptions de Yaçovarman et de Rājendravarman, rare dans celles de Jayavarman V, sporadique dans celles de Sūryavarman I. Si l'on examine de ce point de vue particulier les inscriptions datées de Bantāy Srēi, on constate que le *r* à double jambage apparaît trois fois dans l'inscription n° 1 de Jayavarman V (969 A. D.), cf. *smara* (l. 12), *mṛtyor* et *vidvābhir* (l. 14) ; dans l'inscription 2 qui n'est pas datée, mais doit être du X^e siècle, il apparaît une fois dans *rañko* (dernier akṣara de la l. 3) ; on ne le rencontre pas une seule fois dans les inscriptions de Çrīndravarman ; mais il se retrouve jusqu'à quatre fois dans les dix lignes d'inscription de Yajñavarāha et de sa famille, cf. *Vāgīçvarī* (Inscr. 6, l. 1), *parama* et *paramārtha* (Inscr. 8, l. 2) et *prabhaviṣṇor* (Inscr. 8, l. 5). La même constatation s'impose si l'on étudie la forme des lettres *m* et *ñ* souscrites. Quatre fois dans l'inscription n° 1, *m* souscrit, au lieu de se terminer par un trait horizontal à gauche de la boucle, revient sous la boucle et remonte pour se terminer sur la ligne à droite du caractère de soutien et au niveau du fleuron, cf. *svakarmmaṇā* (l. 3), *dharmmādibhir* (l. 11), *smara* (l. 12), *sarvvātmano* (l. 16). C'est là un archaïsme qui se retrouve une fois à Sek Tà Tuy dans *nirmmalam* (I, A, l. 11), mais qui n'apparaît pas une seule fois dans les inscriptions de Çrīndravarman : or l'inscription de Pṛthivīndrapaṇḍita, parent de Yajñavarāha, en donne un exemple dans *dharmma* (Inscr. 8, l. 3). Pour *ñ* souscrit, dont le nom même de Yajñavarāha fournit plusieurs exemples, il a toujours au X^e siècle sa forme pleine (Sek Tà Tuy, I, A, l. 26 ; B, l. 20, 25, 27) ; à l'époque de Çrīndravarman, il est toujours réduit à une simple virgule (Inscr. 4², l. 2 et 7 ; 5, l. 50) ; mais les trois inscriptions de Yajñavarāha lui donnent la forme pleine (Inscr. 6, l. 1 ; 7, l. 1 ; 8, l. 1 et 2). L'étude de plusieurs autres lettres, notamment du *th* (complètement fermé au X^e siècle, ouvert au XIV^e, mais fermé dans les inscriptions de Yajñavarāha), conduirait à la même constatation. Les inscriptions votives des sanctuaires Sud et Nord et du bâtiment annexe Sud-Ouest présentent ainsi plusieurs caractères paléographiques qui disparaissent rapidement après le X^e siècle, et qui sont complètement étrangers aux inscriptions dites « archaïsantes » du XIV^e. Les inscriptions de Yajñavarāha et de sa famille sont donc contemporaines de l'inscription n° 1 de Jayavarman V, et il n'y a aucune raison de douter : 1° que le personnage qui consacra des statues dans l'édifice annexe Sud-Ouest ne soit identique au guru de Jayavarman V, nommé dans les inscriptions de Sek Tà Tuy et de Trapāñ Čōñ, et à l'*ācārya purohita* de l'inscr. n° 1 ; 2° que le Pṛthivīndrapaṇḍita qui érigea un Viṣṇu dans le sanctuaire Sud ne soit le même que le ministre de Sūryavarman I qui porta ce nom.

Doit-on en conclure aussi que le Yajñavarāha nommé dans les inscriptions de Çrīndravarman (Inscr. 4² et 5) ne fait qu'un avec celui qui vivait sous Jayavarman V ? Faut-il alors interpréter *vaçya* comme signifiant « obéissant à la pensée de », et *anvaya* comme impliquant une descendance plus ou moins lointaine et peut-être simplement spirituelle ? Je serais assez disposé à l'admettre, au moins pour *anvaya* qui a certainement le sens de « descendant (à un degré éloigné) » dans l'expression *Çreṣṭhavarmmānvaya* (1) appliqué à Çrīndravarman (Inscr. 4², l. 2). Même s'il venait à être prouvé qu'il y eut au temps de Çrīndravarman un second Yajñavarāha, cela n'infirmerait en rien les conclusions que je viens de tirer de l'inscription de Sek Tà Tuy et de la paléographie des inscriptions de Yajñavarāha, à Bantāy Srēi : le Yajñavarāha qui plaça des statues dans l'édifice Sud-Ouest, dont la sœur érigea un liṅga dans le sanctuaire Sud, et dont un parent consacra un Viṣṇu dans le sanctuaire Nord, était chapelain du roi Jayavarman V.

On voit que les inscriptions de Sek Tà Tuy, loin de « compliquer la question de Bantāy Srēi », la simplifient au contraire et contribuent même à la résoudre. Il n'est plus besoin, pour expliquer la ressemblance architecturale entre le groupe I et le reste du monument, de supposer au XIV^e siècle une mode archaïsante. Les trois sanctuaires, notamment, sont de la même époque que le gopura où est gravée l'inscription de Jayavarman V qui se rapporte au sanctuaire central, et doivent être datés du règne de ce souverain.

Il reste à expliquer la petitesse d'échelle, l'exiguïté du groupe central, sans avoir recours à l'hypothèse que « les trois sanctuaires actuels ont pris la place d'un sanctuaire unique qui occupait antérieurement la même enceinte ». Sur ce point, je laisse la parole à M. Parmentier qui, après avoir lu les lignes qui précèdent, a bien voulu m'adresser la note suivante :

(1) M. Finot (*loc. cit.*, p. 80, n. 3) établit une distinction subtile entre ces deux emplois du mot *anvaya* : « A remarquer, dit-il, qu'un *anvaya* d'origine très ancienne, comme celui de Çreṣṭhavarman — un des premiers rois khmèrs — s'exprime par un composé (*Çreṣṭhavarmmānvaya*), tandis qu'un *anvaya* récent prend la forme analytique (*anvaya vraḥ guru... Yajñavarāha*, l. 7. » Cette différence de construction provient tout simplement de ce que le nom de Yajñavarāha précédé de ses titres *vraḥ guru kamrateñ aṅ* n'était pas susceptible, comme le nom de Çreṣṭhavarman tout nu, d'entrer dans un composé sanskrit. Pourquoi maintenant l'auteur de l'inscription jugea-t-il nécessaire de donner les titres du chapelain royal, alors qu'il trouvait ce luxe inutile pour le roi Çreṣṭhavarman ? C'est sans doute que, dans son esprit, ce dernier, illustre ancêtre de la dynastie cambodgienne, était suffisamment connu, tandis que Yajñavarāha l'était moins. Pour un historien contemporain s'adressant à un public de culture moyenne, il est tout à fait inutile de dire que Saint Louis ou Henri IV étaient « rois de France », mais il ne serait peut-être pas superflu de préciser que le Père de La Chaise était « confesseur du roi ».

« La petitesse de l'échelle des édifices centraux et les dispositions bizarres des deux *gopura* I E. et O. m'avaient surpris et aidé à accepter l'hypothèse d'une reprise postérieure archaïsante ; l'étude serrée que je viens de faire de la région du Nord-Est du Cambodge m'a montré que nous avons tous péché simplement par ignorance. J'ai dans mes nouvelles notices plusieurs exemples de *gopura* des mêmes types bizarres, et l'exiguïté des tours est là-bas si fréquente que la petitesse des tours de Bantāy Srēi n'a plus rien qui me surprenne : elles sont même grandes pour les 17 sanctuaires de briques qui constituent le Saint des Saints de Kòh Ker, là où aucune gêne n'empêchait de les faire beaucoup plus grands ; ces derniers sont si petits qu'un certain nombre de leurs portes ont pu être taillées, suivant le vieux système, dans une étroite dalle monolithe de grès. Ici encore, la connaissance exclusive d'Añkor et des temples de la capitale trompe, et l'on n'est pas assez frappé de l'exiguïté constante des baies des édifices khmèrs où presque jamais on ne peut passer sous les portes sans se baisser. On n'y pense pas assez, parce qu'on met sur le compte de l'encombrement de la ruine ce qui est une disposition acceptée par le Khmèr, sans observer que, dégagée, la porte ne donnerait pas encore le passage franc. »

Et M. Parmentier ajoute :

« Les autres difficultés n'existent pas davantage. Si la présence du linteau de la planche IX, la conservation du motif du haut de l'entrepilastre, qui cesse complètement ensuite, l'entrée en ligne des tapisseries murales à rosaces que nous ne rencontrons ensuite qu'au Bâphûon, la perfection des sculptures aux tympans nous ont surpris, cette surprise montre seulement combien nous sommes encore peu avancés dans la connaissance de l'évolution de l'art khmèr. Encore le rapprochement des sculptures de Thma Pûok et de Phnom Sròk indique-t-il un esprit absolument analogue, et les étranges génies des échiffres n'ont-ils plus rien qui puisse nous étonner, quand on constate leur existence en ce rôle à Kòh Ker et dans deux ou trois autres monuments du Nord-Est. Enfin les bizarreries des deux *gopura* I E. et O. ne sont pas davantage propres à Bantāy Srēi, mais se retrouvent en plusieurs autres édifices de cette même région. Plus troublant est le caractère un peu spécial de véritables tableaux que présentent les scènes des tympans ; mais cette originalité, ce génie spécial en sculpture est-il plus déconcertant que l'invention extraordinaire, ce goût si particulier du génial architecte d'Añkor Vat dont la composition sobre, les inventions spéciales seront sans lendemain ? »

En résumé, le temple de Bantāy Srēi, au lieu de constituer une anomalie dans l'évolution de l'art khmèr, est appelé, maintenant qu'il est correctement daté, à y jouer un rôle important. Ses rapports avec l'art d'Indravarman d'une part, avec celui de Sūryavarman I (Prâh Vihār) d'autre part, en font un précieux chaînon dans l'histoire de l'ancienne architecture cambodgienne.

XXIV. — NOUVELLES DONNÉES CHRONOLOGIQUES
ET GÉNÉALOGIQUES SUR LA DYNASTIE DE MAHĪDHARAPURA.

La dynastie fondée par un prince qui, suivant la stèle de Tà Prohm (st. XIII), appartenait à la noblesse de Mahīdharapura (1), est représentée dans la liste des rois de l'ancien Cambodge par les noms suivants (2) :

Jayavarman VI (vers 1090 † vers 1108 A. D.),
Dharaṇīndravarman I (vers 1108 † 1112 A. D.), frère du précédent,
Sūryavarman II (1112 † vers 1152 A. D.), petit-neveu des précédents,
Dharaṇīndravarman II (vers 1152 † 1181 A. D.), cousin du précédent,
Jayavarman VII (1181 † ? 1201 A. D.), fils du précédent.

La chronologie de cette dynastie, qui a donné au Cambodge deux de ses plus grands rois, Sūryavarman II le constructeur d'Añkor Vat et Jayavarman VII le fondateur du Bāyon, est en somme assez mal établie. L'absence de dates précises, pour le début et la fin de la plupart des règnes, laisse planer quelque doute sur le caractère complet et définitif de la liste ci-dessus.

De récents déchiffrements d'inscriptions inédites, ou connues seulement par les résumés d'Aymonier, m'ont fourni à cet égard quelques données d'une certaine importance que je crois utile de faire connaître sans attendre que les textes, souvent fort longs, d'où elles sont tirées, soient prêts pour la publication.

La date d'avènement de Jayavarman VI, le fondateur de la dynastie, est inconnue, et les origines mêmes de ce roi sont assez obscures. « Nous savons, dit Aymonier (*Cambodge*, III, p. 509), que Harṣavarman III eut pour successeur immédiat Jayavarman VI et c'est à tort, croyons-nous, que Bergaigne, l'un des premiers traducteurs des inscriptions sanscrites du Cambodge, trompé, ce qui était très excusable d'ailleurs, par une particularité spéciale des noms royaux de ce pays, a pu dire : « La succession exacte des rois nous manque entre Harṣavarman III et Jayavarman VI, grand-oncle de Sūryavarman II. Une inscription trouvée à Daun ang (pour Aun) dans la province d'Angkor, comprend, dans une énumération des rois qui ont précédé Sūryavarman II, avant les noms de Jayavarman VI et de Dharaṇīndravarman, l'indication vague : Harṣavarman, etc. » L'éminent sanscritiste ne pouvait guère

(1) C'est par erreur que dans mon édition de la stèle de Tà Prohm (*BEFEO.*, VI, p. 72) j'ai traduit l'expression *mahīdharapurābhijanāspado* par « fixant la résidence de sa race à Mahīdharapura ». Le sens est « dont les ancêtres résidaient à Mahīdharapura. »

(2) Cf. la liste dressée par M. Finot, *Notes d'épigraphie indo-chinoise*, *BEFEO.*, XV, II, p. 184. J'en supprime Harṣavarman IV dont je montrerai plus loin l'inexistence, et je rectifie la date d'avènement de Jayavarman VII d'après *BEFEO.*, XXV, p. 296 et 402, n. 1.

se douter que cet *etc.* se rapportait non pas à d'autres rois passés sous silence, mais à la kyrielle de noms qui suivaient celui de Harṣavarman pour désigner ce prince lui-même. Le sanscrit, gêné sans doute par les règles de sa versification, ne juge pas à propos de reproduire tous ces titres royaux. Nous retrouverons d'autres exemples frappants de cette pluralité de noms royaux, qui semble s'être développée progressivement et dont nous saisissons ici une première trace. » Aymonier aurait pu s'épargner cette vaine discussion. L'emploi de *ādi* pour remplacer des titres sous-entendus n'apparaît qu'au XIII^e siècle après Jayavarman VII. Bergaigne savait parfaitement ce qu'il faisait en traduisant ⁽¹⁾ ce mot par « *et d'autres rois* » dans l'expression *ṣrīharṣavarmmadevādeḥ* qui se trouve à la l. 14 de la face sanskrite dans l'inscription de Trapāñ Dón Ón, mais il s'est tout de même mépris en inférant que ces rois régnèrent entre Harṣavarman III et Jayavarman VI. Dans la strophe en question qui se lit :

*ṣrīharṣavarmmadevāder abhiṣekavidhau yataḥ
parito mandiraṃ yena dhenur ānāyi cāgrataḥ ||*

« Ensuite, lors du sacre de Ṣrī Harṣavarman et des autres rois, il (l'auteur de l'inscription) conduisit autour du Palais Royal la vache sacrée en tête (du cortège) », dans cette strophe, dis-je, les *autres rois* sont les successeurs de Harṣavarman, c'est-à-dire Jayavarman VI, Dharañindravarman I et Sūryavarman II qui sont nommés tous trois dans les deux strophes suivantes.

Bien loin qu'il y ait dans la chronologie un hiatus entre Harṣavarman III et Jayavarman VI, on va voir au contraire que les deux règnes paraissent empiéter l'un sur l'autre et que Jayavarman VI a peut-être pris le pouvoir au Nord des Dañrêk alors que Harṣavarman III régnait encore dans la région du Grand Lac.

C'est du moins ce qui semble résulter d'une inscription de Nom Vān près de Korat, qu'Aymonier a connue et résumée (*Cambodge*, II, p. 111), mais dont il a mal lu la date. D'après lui, cette date serait 1090 ou 1093 ç., et le roi Jayavarman qui donne en cette année-là un ordre à divers dignitaires serait Jayavarman VII : il y a là une double erreur. Jusqu'en 1903, on croyait, sur la foi d'une fausse lecture de Bergaigne ⁽²⁾, que Jayavarman VII était arrivé au pouvoir en 1084 ç. (1162 A. D.) ; Aymonier était donc en droit d'attribuer à ce roi un texte qu'il croyait pouvoir dater de 1090 ou 1093 ç. (1168 ou 1171 A. D.). Mais depuis qu'un nouvel examen des stèles des hôpitaux par MM. Finot et Barth a révélé que la date d'avènement de Jayavarman VII est 1103 ç. (1181 A. D.) ⁽³⁾, cette attribution n'est plus possible.

(1) *Chronologie de l'ancien royaume khmèr*, JA., 1881 (1), p. 69.

(2) *Ibid.*

(3) Un mauvais sort semble avoir retardé la lecture correcte de cette date. Après avoir été mal lue par Bergaigne, elle a échappé à M. Finot lorsqu'il publia la stèle

En fait, la date de l'inscription de Nom Vān n'est ni 1090 ni 1093, mais 1004 ç. (1082 A. D.) et le roi au nom de qui elle est gravée ne peut être que Jayavarman VI ⁽¹⁾. Mais, ici, une nouvelle difficulté surgit. Car, suivant l'inscription de Saṃròṅ (*Cambodge*, II, p. 391), le roi Sadāçivapada, identifié par Aymonier avec Harṣavarman III, régnait encore en 1011 ç. (1089 A. D.). Avant de proposer une hypothèse capable de résoudre la contradiction entre l'inscription de Saṃròṅ, qui fait régner Harṣavarman III en 1011 ç., et celle de Nom Vān qui mentionne son successeur Jayavarman VI dès 1004 ç., il importe de rechercher si cette contradiction ne serait pas due à de nouvelles erreurs de lecture ou d'interprétation.

L'identification de Sadāçivapada avec Harṣavarman III est basée sur l'inscription de Trapāṅ Dón Ón déjà citée : un nouvel examen de ce texte m'a convaincu que cette identification doit être acceptée comme correcte. C'est donc bien de Harṣavarman III qu'il s'agit dans l'inscription de Saṃròṅ.

Cette stèle de Saṃròṅ, qui est bourrée de faits et de dates jusque sur le pyramidion qui la termine à sa partie supérieure, est malheureusement le plus déplorable exemple de cacographie lapidaire qu'ait livré l'ancien Cambodge ; les chiffres y sont particulièrement difficiles à lire. Il se trouve cependant que la date à laquelle Sadāçivapada = Harṣavarman III est nommé comme ayant fait des fondations est d'une lecture certaine, sauf en ce qui concerne le chiffre des unités (et non celui des dizaines, comme le dit Aymonier). Harṣavarman III, d'après la stèle de Saṃròṅ, régnait donc en 101x ç., c'est-à-dire, en tout état de cause, postérieurement à la date de l'inscription de Nom Vān qui mentionne Jayavarman VI. Serait-ce cette dernière date qui est incorrecte, et doit-on corriger 1004 en 1014 ? Avant d'avoir recours à cet expédient, il est permis de se demander si ces inscriptions de Nom Vān et de Saṃròṅ, avec leur contradiction apparente, ne donnent pas tout simplement l'écho d'un état de choses qui est attesté d'une façon certaine une trentaine d'années plus tard, je veux parler de la division du Cambodge en deux.

Un premier fait est frappant : tandis que les deux seules inscriptions connues de Harṣavarman III proviennent, l'une, celle de Pālhāl, de la rive

de Say Fong (cf. *BEFEO.*, III, p. 369). Mais la lecture rétablie par Barth (*Ibid.*, p. 462) était encore inexacte d'une année, ainsi que l'a révélé le déchiffrement par M. Finot d'une inscription d'Añkor Thom (*BEFEO.*, XXV, p. 296 et 402, n. 1).

(1) Voici le début de l'inscription de Nom Vān :

(1) *siddhi svasti om namaç çivāya 1004 çaka* (2) *pūrṇamī karttika kṛtikāṛkṣasañ-krānta çukravāra* (3) *gi nu vraḥ kamrateñ añ lakṣmīndra [va]rma ta phaūn e*(4)*kadā nu vraḥ kamrateñ añ bhūpendrava*(5)*arma ti vraḥ pāda kamrateñ añ çrijayava*(6)*rmadeva pandval pi pre...*

« En 1004 çaka, le vendredi jour de la pleine lune de Kārttika, au moment de l'entrée de la lune dans le nakṣatra Kṛttikā, V. K. A. Lakṣmīndravarman le frère cadet, de concert avec V. K. A. Bhūpendravarman auxquels S. M. Jayavarmadeva ordonne de » etc...

Sud du Grand Lac, l'autre, celle dite de Lovék, d'une localité indéterminée qui doit se trouver dans la région de Phnom Péñ, les inscriptions au nom de Jayavarman VI et de son frère Dharañindravarman I ou relatant leurs fondations ont toutes été trouvées dans le Nord, à Nom Văn, à Phimai (*BEFEO.*, XXIV, p. 345), à Văt Phu (*Cambodge*, II, p. 162), au Práh Vihār (*Ibid.*, p. 213), à Phnom Sandăk (*Ibid.*, I, p. 395); l'inscription la plus méridionale de Dharañindravarman I est gravée sur un piédroit du monument de Pràsàt Trau, à une trentaine de kilomètres au Nord-Ouest d'Añkor (*Ibid.*, I, p. 376); quant à celle de Saṃròñ, la date et l'auteur en sont douteux. La stèle de Tà Prohm (st. XIII) dit que Jayavarman VI obtint la royauté suprême dans la ville sainte de Yaçodharapura, et il n'y a aucune raison de douter qu'il n'ait effectivement régné à Añkor; mais avant de pouvoir affirmer que son pouvoir s'étendait sur tout le Cambodge, il faut attendre d'avoir trouvé une inscription à son nom dans la basse vallée du Mékong.

Un second fait est certain : la famille d'où étaient issus Jayavarman VI, Dharañindravarman I et leur petit-neveu Sūryavarman II n'avait et ne prétendit jamais avoir aucun lien avec celle qui, depuis la prise violente du pouvoir par Sūryavarman I en 924 ç. (1002 A. D.), occupait le trône du Cambodge. La stèle inédite de Phnom Ruñ (Inv. Coèdès K 384), qui date de Sūryavarman II, donne sur l'origine de sa famille plusieurs renseignements nouveaux que voici :

- II. 3) [āsī]n nṛpaçrīddhahiranyavarm mā
hiranyagarbhena vibhū ~ — —
4) hiranyagarbhāndahiranyabhe —
vibhūsanārthan nu ya — ~ — — ||
- III. 5) — dityalakṣmyoḥ prakṛtiḥ kṣitīndra-
grāme sthīrā yasya ~ — — — —
6) — sthāsya — sthānakulāmvujāni
tābhyāṃ kṛtānīva lasan vya — — ||
- IV. 7) hiranyalakṣmyāṃ avanīndradevyāṃ
mahīdharaṃ çrījayavarmmade[vam]
8) mahīpatis so janayad yathā çryāṃm
kalākalāpan di ~ tī ~ — — ||
- V. 9) tasyāṃ varaçrīdharañindravārm mā-
vanīçvaram çrīyuvarāja — —
10) parāparau çrījayavarmmanāṃno
jagajjayo so janayaj janeçaḥ ||
- VI. 11) hiranyavarm mādbhutamānyanaptā
hiranyalakṣmyāç ca sutāsutāyāṃ
çrisūryavarm māvanipaṃ kṣitīndrā-
dityakṣitīço janayad vareṇyam ||

Après une stance d'invocation à Çiva (Trinayana) presque complètement ruinée, que je n'ai même pas reproduite, le *vaṃça* commence par le nom

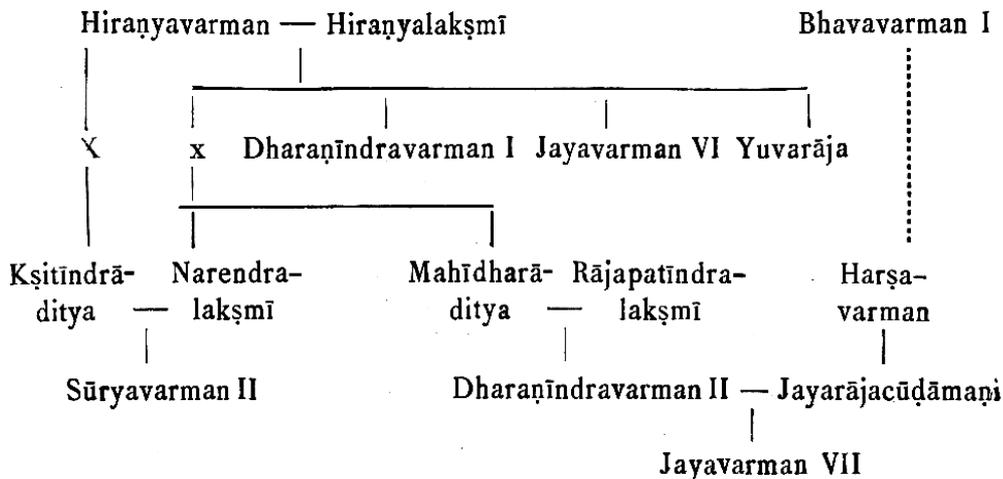
du « roi Hiraṇyavarman enflammé par Çrī » : le texte mutilé mentionne à son propos (Brahmā) Hiraṇyagarbha à qui l'arrière-petit-fils de Hiraṇyavarman, le roi Sūryavarman II, avait voué une dévotion particulière, puisque une autre de ses inscriptions, celle du Phnom Čisór (K 32) débute par l'invocation *namo Hiraṇyagarbhāya* (*Cambodge*, I, p. 192). Le sens exact de la stance suivante est rendu douteux par l'usure des deux premiers caractères. Si, comme c'est le plus probable, ils doivent se lire *ādio*, le sens est que Hiraṇyavarman était originaire de Kṣitīndragrāma et fils d'Āditya et de Lakṣmī ; si, par contre, la vraie lecture est *uditya*, l'auteur veut peut-être dire que Hiraṇyavarman, originaire de Kṣitīndragrāma, eut de deux reines différentes les descendants qui sont énumérés dans les trois stances suivantes : la stance vi semble en effet impliquer que le grand-père paternel et la grand'mère maternelle de Sūryavarman II étaient tous deux enfants de Hiraṇyavarman, mais de deux mères différentes. Quoi qu'il en soit, le reste de la généalogie est parfaitement clair et peut se traduire ainsi :

« iv. Dans la reine Hiraṇyalakṣmī, ce roi (Hiraṇyavarman) engendra le roi Çrī Jayavarmadeva (VI), de même qu'en Çrī.....

« v. Dans cette (Hiraṇyalakṣmī), ce roi (Hiraṇyavarman) vainqueur du monde engendra le saint roi Çrī Dharaṇīndravarman (I) et le Çrī Yuvarāja..., l'aîné et le cadet de Çrī Jayavarman.

« vi. Le roi Kṣitīndrāditya, miraculeux et vénérable petit-fils de Hiraṇyavarman, engendra dans la fille de la fille de Hiraṇyalakṣmī [nommée Narendralakṣmī selon l'inscription de Ban That, face C, l. 59] l'excellent roi Çrī Sūryavarman (II). »

Ces données peuvent se résumer dans le tableau suivant que je complète par les renseignements généalogiques tirés des inscriptions de Jayavarman VII (*BEFEO.*, VI, p. 45).



La stèle de Phnom Ruñ donne à Hiranyavarman les titres de *nṛpa* (st. II), de *mahīpati* (st. IV) et de *janeṣa* (st. V), mais rien ne prouve qu'il ait effectivement régné : peut-être était-il simplement le chef de quelque principauté au Nord des Dañrèk, et a-t-il été promu à la dignité royale par le généalogiste de son arrière-petit-fils Sūryavarman II. Le fait que son fils aîné Dharanīndravarman I ne fut roi qu'après son second fils Jayavarman VI, et ne l'eût même probablement pas été du tout si le Yuvarāja ou prince héritier n'était pas mort prématurément ⁽¹⁾, n'est pas en faveur d'une transmission régulière des pouvoirs entre Hiranyavarman et ses descendants. Jayavarman VI prend ainsi de plus en plus l'aspect d'un aventurier qui, sans doute avec le concours du fameux brāhmane Divākara, conçut l'ambition de régner sur le Cambodge. Dans ces conditions, on se le représente assez bien profitant des troubles qui durent suivre le règne agité d'Udayādityavarman II pour se tailler un royaume dans le Nord, pendant que Harṣavarman III succédait à son frère dans le Sud, suivi peut-être lui-même par d'autres rois obscurs dont l'épigraphie ne nous a pas laissé les noms. C'est à mon sens l'hypothèse qu'il faudra adopter s'il est bien prouvé que les dates des inscriptions de Nom Vān et de Saṃrōn sont exactes.

Sūryavarman II mit fin à la division du Cambodge, dès qu'il eut, comme dit l'inscription de Ban That (C, II, ll. 63-64), « éprouvé le désir de la dignité royale de sa famille qui était alors dans la dépendance de deux maîtres ». Cette expression n'est pas une simple figure de rhétorique, et une autre inscription de Sūryavarman II, celle de Vāt Phu (K 366) sur laquelle je vais revenir,

(1) Ce Yuvarāja est mentionné dans l'inscription de Saṃrōn d'après laquelle il fit une fondation en 1014 ç. = 1092 A. D. (*Cambodge*, II, p. 392). C'est l'inscription inédite de Phnom Sandāk (K 191) qui nous apprend qu'il mourut avant son frère aîné Jayavarman VI, dans l'éloge d'une certaine Vijayendralakṣmī qui fut femme successivement du Yuvarāja, de Jayavarman VI et de Dharanīndravarman I. Voici le texte de ce passage (Face B, ll. 13-16) :

*īyan dyulakṣmīṣ ca tayor vviṣeṣo
nāsīd īyaṃ vātiṣaye na sādhyā
yetīva dattā yuvarājabhartrā
svarggacchatā ṣṛījayavarmmaṇe pi ||
kulānurāgād anugacchatāpi
svarggacchataṣ ṣṛīyuvarājapūrvvān
dattā punaṣ ṣṛījayavarmmaṇā yā
mūrtteva bhaktir dharaṇīndradeve ||*

« Entre cette femme et la Lakṣmī céleste, il n'y avait nulle différence, aucune d'elles ne pouvait prouver sa supériorité (sur l'autre) : c'est comme dans cette pensée qu'en allant au Ciel (en mourant) le Yuvarāja la donna à son frère Ṣṛī Jayavarman (VI). Par dévotion envers sa famille, lorsque Ṣṛī Jayavarman suivit ceux qui étaient allés au ciel avant le Ṣṛī Yuvarāja (c'est-à-dire mourut à son tour), il la donna à Dharanīndradeva, telle la Dévotion incarnée. »

fait de nouveau allusion à la division du pays en deux. L'un de ces deux maîtres était son grand-oncle, le roi Dharaṇīndravarman I, ainsi qu'il ressort nettement d'un passage de la stèle du Prāsāt Čruṅ S.-O., dont il va être question plus loin ; l'autre était apparemment un des successeurs de Harṣavarman III. On s'est accordé jusqu'ici à placer l'unification du Cambodge et l'avènement de Sūryavarman II en 1034 ç. (1112 A. D.). Cette date appelle à son tour une rectification.

Elle est mentionnée pour la première fois par Bergaigne dans sa *Chronologie de l'ancien royaume khmèr d'après les inscriptions*, JA., 1884 (2), p. 69, dans les termes suivants : « Quant à Sūryavarman II, une formule analogue à celle que j'ai citée pour Udayādityavarman II me paraît fixer son avènement à l'année 1034. » Il s'agit de la formule khmère 951 çaka (à corriger en 971, cf. *ISCC.*, p. 527, n. 1) ... *vraḥ pāda kamrateṅ añ çriudayādityavarmmadeva svey vraḥ dharmmarājya* lue par Bergaigne sur l'inscription de Prāsāt Roluḥ (K 219 ; *Ibid.*, p. 68). Bergaigne ne dit pas où il a lu la date de 1034 çaka pour l'avènement de Sūryavarman II, mais ce ne peut être que sur la stèle de Phnoṃ Sandāk (K 194) ou sur celle de Prāḥ Vihār (K 383), les deux seules inscriptions qui donnent cette date en chiffres. Il y a de fortes présomptions en faveur de la seconde. En effet, alors que Bergaigne ne semble pas s'être occupé de la stèle de Phnoṃ Sandāk K 194 et n'a laissé que la transcription sans exposé ni traduction de la stèle K 190 du même monument (*ISCC.*, XCIII, p. 331), il avait étudié en détail toutes les inscriptions du Prāḥ Vihār et il mentionne à nouveau cette date 1034 çaka dans l'exposé précédant sa traduction de l'inscription K 382 (*ISCC.*, LXI, p. 527). Or, lorsque Aymonier a déchiffré l'inscription K 383 pour en donner un résumé dans son *Cambodge* (II, p. 215), il a lu la date en question 1035, ajoutant en note : « Ce 5 doit être dû à une faute du lapicide ; les deux chiffres 4 et 5 diffèrent peu de forme ; en tous cas, nous savons que Sūryavarman II monta sur le trône en 1034 çaka = 1112 A. D. » Mais, cela, Aymonier ne le savait que par la lecture de Bergaigne qu'il n'acceptait qu'au prix d'une correction, ou par sa propre lecture de la date de Phnoṃ Sandāk K 194 qu'il a lue en effet 1034 (*Cambodge*, I, p. 396). L'estampage dont je dispose à l'École française est malheureusement inutilisable pour la partie où figure cette date : je ne puis donc vérifier la lecture d'Aymonier qui a pu, comme Bergaigne et comme le lapicide incriminé, se tromper et prendre un 5 pour un 4.

La date de l'avènement de Sūryavarman II est heureusement exprimée en termes figurés dans la partie sanskrite d'une stèle inédite de Vāt Phu (K 366) que tout le monde croyait perdue, mais que le Prince Damrong vient de retrouver à Ūbōn (janvier 1930) et de faire transporter au Musée National de Bangkok. A la l. 3 de la première face, la date d'avènement de Sūryavarman II est exprimée dans le çloka suivant :

— — — — — *bhir vāṇāgnipaṅktibhiḥ*
çrisūryavarmmadevo dhād rājyan dvandvasamāsataḥ ||

« (en l'année exprimée) par les (cinq) flèches, les (trois) feux et la dizaine (= 1035 ç.), Çrī Sūryavarmadeva prit la royauté en réunissant un double (royaume) (1) ».

Aucun doute ne subsiste désormais et c'est bien en 1035 ç. (1113 A. D.) que monta sur le trône le constructeur d'Añkor Vat, longtemps connu de la postérité sous son nom posthume de Paramaviṣṇuloka.

Les inscriptions de ce roi contiennent quelques dates qui mènent jusque vers le milieu du XII^e siècle A. D. De son côté, Ma Touan-lin mentionne, sous une date qui correspond à 1128 A. D., un roi du Tchen-la qu'il nomme *Kin-p'eu-pin-chen* 金哀賓深, transcription ne correspondant certainement pas à *Sūryavarman*. On peut se demander si les Chinois n'ont pas pris pour le nom du roi un de ses titres (2), ou encore la formule polie par laquelle devaient commencer ses messages à l'Empereur. Une inscription de Sambôr que j'ai publiée récemment (*BEFEO.*, XXVIII, p. 142) nous fait connaître l'expression *khñum paṃcyam*, forme humble du pronom de la première personne, qui pourrait être à la base de la transcription chinoise, à condition de corriger *p'eu* 哀 en *yuan* 竟, ainsi que veut bien me l'indiquer M. Gaspardone.

Entre la date la plus basse que l'épigraphie ait fournie jusqu'à présent pour le règne de *Sūryavarman II*, soit 1067 ç. (1145 A. D.) (3) et l'avènement de *Jayavarman VII* en 1103 ç. (1181 A. D.), la chronologie présente une lacune de 36 ans. On sait par les inscriptions de *Jayavarman VII* qu'il y eut durant cette période un roi nommé *Dharañdravarman II*, qui était père de *Jayavarman VII*, et peut-être un hypothétique *Harṣavarman IV*, à moins que ce dernier qui était le grand-père maternel de *Jayavarman VII* ne puisse être identifié avec *Harṣavarman III* : j'aurai l'occasion de revenir sur cette question à la fin de la présente étude. Mais l'existence d'autres règnes plus ou moins longs n'est nullement exclue. Dans ses généalogies, *Jayavarman VII* mentionne uniquement ses ascendants et n'a aucune raison pour nommer des rois auxquels il n'était pas apparenté.

La seule date apparaissant dans l'épigraphie entre *Sūryavarman II* et *Jayavarman VII* est 1088 ç. (1116 A. D.) qui se lit sur l'un des deux plateaux

(1) Avec double sens : « en formant un composé (grammatical) du type *dvandva* (composé copulatif) ».

(2) C'est ce qui est arrivé par exemple pour *Rāma K'amhèn* de Sukhodaya nommé *Kan-mou-ting* 敢木丁 (= *Kamrateñ*) par le *Yuan che* (*BEFEO.*, IV, p. 242), et pour *Paramarājādhirāja*, second roi d'Ayudhyā, que le *Ming che* (k. 324, f^o 66) appelle *San-lie-tchao-p'i-ya* 參烈昭毘牙 = *Somdet Chao phya* qui est un titre et non pas un nom personnel.

(3) Cette date figurerait dans une inscription aujourd'hui perdue provenant de Vāt Slà Ket (AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 287). Dans le vol. III du même ouvrage, Aymonier dit (p. 516) que la date la plus basse du règne de *Sūryavarman II* est 1146 A. D., mais sans indiquer de référence. Je ne connais pas d'inscription de lui donnant cette date.

de Phnom Svàm (K 418). L'autre plateau, dont une cassure a fait disparaître la date, nomme le Kamrateñ Añ Çrī Tribhuvanādityavarmadeva (*BEFEO.*, IV, p. 677). Il est infiniment regrettable que des deux plateaux, celui qui donne ce nom ait perdu sa date, et que celui qui est daté ne nomme pas le donateur. Toutefois la teneur même de ces textes laisse supposer qu'ils ont été gravés à la même occasion. Je les reproduis ici pour la commodité de la discussion :

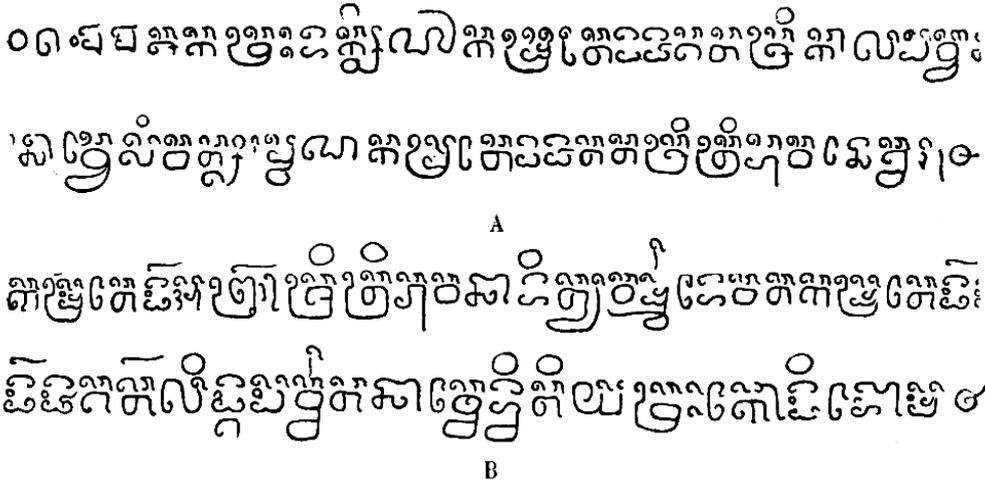


Fig. 28. — INSCRIPTIONS DES PLATEAUX DE PHNOM SVÂM.

A) 1088 çaka vraḥ dakṣinā kamrateñ jagat çrīkālapa[r]vata nā thve saṃvatsarapū[r]ṇa kamrateñ jagat çrītribhuvaneçvara.

« 1088 çaka, sainte offrande au K. J. Çrī Kālaparvata (1), au moment où est célébrée la cérémonie du bout de l'an du K. J. Çrī Tribhuvaneçvara.

B) kamrateñ añ çrītribhuvanādityavarmadeva ta kamrateñ jagat liṅgaparvata nā thve dvitiya vraḥ koṭihoma.

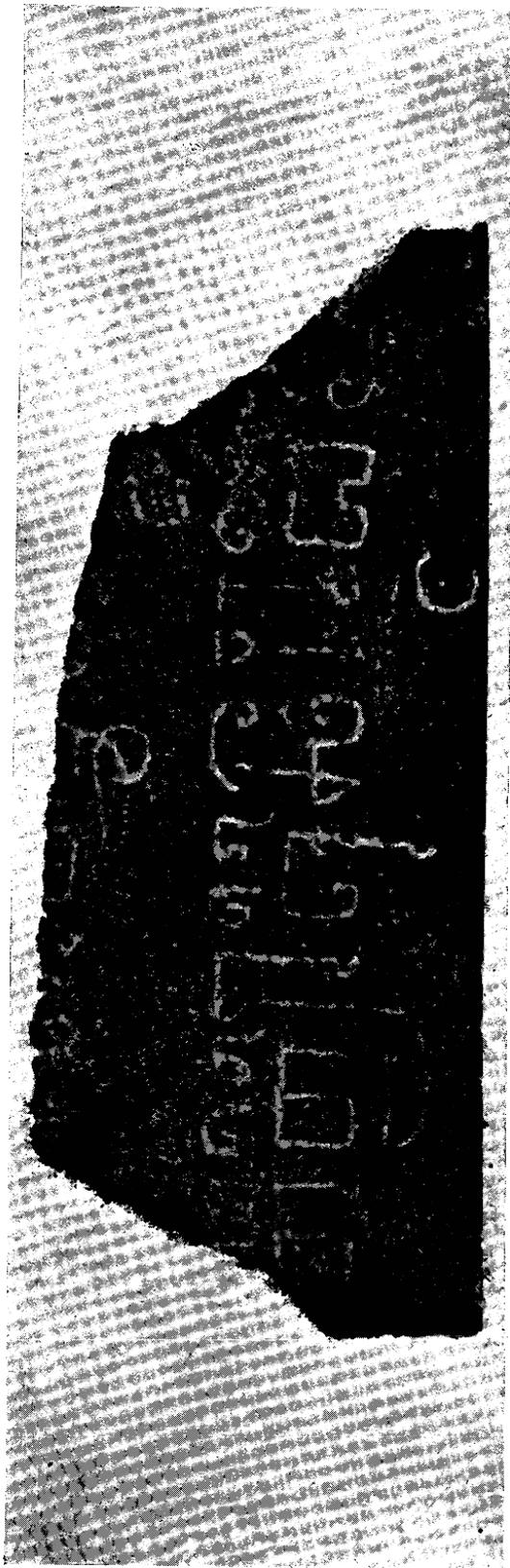
« (offrande) du K. A. Çrī Tribhuvanādityavarmadeva au K. J. Liṅgaparvata, au moment où est célébré le second saint koṭihoma. »

« Ce nom en *varman*, dit M. Finot, avec l'adjonction de *deva*, paraît désigner un roi ou tout au moins un prince de la famille royale : c'est la première fois que ce nom se trouve dans les textes ; ce n'est certainement pas celui du roi régnant qui, à cette date, était Jayavarman VII. » A l'époque où il publia les inscriptions des plateaux de Phnom Svàm, M. Finot tablait en-

(1) M. Finot a lu *Kālapavvaka*, en indiquant en note que la lettre *ka*, oubliée par le graveur, a été ajoutée en exposant. Cette lettre ressemble tout autant à un *ta* ; quant à l'*r* suscrit, il a dû disparaître dans l'usure qui affecte le haut de toute la ligne. On devrait régulièrement traduire : « Offrande du K. J. Çrī Kālaparvata », mais comme *Kamrateñ jagat* désigne nécessairement une divinité, il faut supposer que le mot *ta* indiquant le datif a été omis. Kālaparvata est soit un autre nom du Liṅgaparvata, soit le nom d'une autre idole vénérée sur la même colline.



A



B

A. STÈLE DU PRASAT ĀRUN SUD-OUEST, 4^e face, ll. 29-32. (P. 306)
B. STÈLE DU PHIMĀNĀKĀS, 3^e face, ll. 25-26 (cf. fig. 28).

(32) *kṛtvāḍhyām avanīm anūnavibhavair durgāṃṣ ca vapradikāṃ
— — — — — bhāvīṣvarān abravīt* ॥

« Autrefois, à la suite d'un combat qui ne dura qu'un jour, le roi Çrī Dharaṇīndravarman (I) fut dépouillé par Çrī Sūryavarman (II) de la royauté qui était sans défense; le roi Yaçovarman qui avait vaincu l'obscurité du Daitya (ou le Daitya Tamas = Rāhu) en fut dépouillé par Tribhuvanāditya; et celui-ci, orgueilleux de sa force, en fut à son tour dépouillé par le roi des Cāmpa nommé JayaIndravarman.

« Ayant entendu raconter ainsi la conduite de ces rois, le roi Çrī Jayavarmanadeva (VII)..... ayant pourvu la terre de toutes les richesses, l'ayant rendue inexpugnable et garnie de remparts et autres (défenses) dit aux rois futurs : (suivent des exhortations). »

Le début de ce passage ne nous apprend rien de nouveau : on savait par les inscriptions de Sūryavarman II lui-même que ce roi s'était emparé violemment du pouvoir, et ce combat qui ne dura qu'un jour est évidemment la « terrible bataille » (*yuddhaṃ vidadhat sa bhīmam*) mentionnée dans la stèle de Ban That (C, l. 65). Le principal intérêt de ce texte du Prāsāt Ćruṇ réside, comme je l'ai indiqué plus haut, dans le nom du roi dépossédé : on sait maintenant d'une façon certaine qu'un des deux rois à qui Sūryavarman II ravit la royauté était son grand-oncle Dharaṇīndravarman I.

La suite du texte est beaucoup plus instructive. Il y est fait mention d'un roi Yaçovarman qui, après avoir remporté une victoire sur l'obscurité du Daitya ou sur le Daitya Rāhu (quel que soit pour le moment le sens de cette expression), fut détrôné par Tribhuvanāditya, lequel le fut à son tour par le roi du Champa JayaIndravarman.

Un premier fait mérite de retenir l'attention. Le qualificatif Cāmpendro, « roi des Chams », ne s'applique qu'à JayaIndravarman : les deux autres princes, Yaçovarman et Tribhuvanāditya, ne sont donc pas des rois du Champa, mais des rois du Cambodge. Dans l'état actuel de nos connaissances, le nom de Yaçovarman n'a été porté au Cambodge que par le fondateur d'Aṅkor qui vivait à la fin du IX^e siècle de l'ère chrétienne. Bien qu'on ne sache pas comment et en quelle année son règne prit fin, — circonstance qui a inspiré à Aymonier une hypothèse des plus hardies (1), — il est peu probable qu'il s'agisse ici de ce souverain. Il fut remplacé normalement par son fils aîné et rien ne permet de supposer que la succession n'ait pas été immédiate ou ait donné lieu au moindre trouble.

Le nom de JayaIndravarman a été porté à diverses époques par plusieurs rois du Champa. Mais dans l'épigraphie de Jayavarman VII, où il revient

(1) Yaçovarman serait mort de la lèpre et serait à identifier avec le « roi lépreux ». (*Actes XI^e Congrès Orient.*, 2^e section, p. 191; — *R. H. R.*, XXXIX, 1899, p. 506; — *Cambodge*, III, p. 487). Cette hypothèse est sans fondement.